



DE L'ORDRE ET DES LOIS.

VOL. II.

MONTREAL, MERCREDI, 2 OCTOBRE 1833.

N^o 21

POESIE.

UN SOUVENIR DU COLLEGE.

FRAGMENT D'UNE EPIQUE A MON ANCIEN TIFSO. FINON.

Dis-moi : trompant souvent nos peines qu'il allège,
Un souvenir charmant qui remonte au collège,
Te redit-il ce jour si doux à retentir,
Où la tendre amitié, tous deux vint nous unir ?
Toi, l'enfant aux yeux bleus que la grâce accom-
pagna,
Conduit à Pont-Levoy, du fond de la Botogne,
Et moi, de la Gascoigne, où ce qu'on dit, je croi,
N'est pas toujours admis comme article de foi.
Un souvenir d'enfance, où l'âme se repose,
C'est le parfum que l'aïeule après elle nous pose ;
Écoute : l'amitié qui fait qu'on se souvient,
Te rappelle ce jour, ainsi qu'il me revient,

C'était un soir. L'automne, et déjà la foissière,
Sur le sol balayant un reste de verdure,
Quelques feuilles encor, veuves de tous leurs clans,
Toutes jaunes, penchaient à leurs rameaux trou-
blés,
Et moi, loin ; oh ! bien loin de ma ville natale,
J'étais allé à coup dans l'enceinte fatale.
Et du collège encor croyant voir plein d'effroi,
L'incorruptible seul se reformer sur moi,

J'entre : des écoliers la bruyante famille,
S'empresse, m'interroge, autour de moi fouillille,
Et semble présager, non sans étonnement,
L'un, un rival, en thème, et l'autre en versien !
Moi, cependant, pensif, ne répondant qu'à peine,
Retraîné contre un mur ainsi qu'un âne en peine,
Parmi tant de regards, ne cherchant qu'un regard,
Je l'aperçois ; tu viens, tu me prends à l'écart :
Je te dis ma famille, et tu me dis la tienne ;
Déjà même, en causant, ta main presse la mienne :
Tous deux de même classe, au même goût en-
clinés ;

Toi de mon âge ; hélas ! et toi deux orphelins !
Ainsi dans maint propos quand nos voix se cen-
fondent,
Déjà, mieux que nos voix, nos cœurs seuls se ré-
pondent ;
Et, dépeignant dès lors son aspect odieux,
Le collège s'égaie, et rit jusqu'à mes yeux.

O jours déjà si loin ! mais quoi ! comment les ren-
dre,
Ce fugitif instant, où le cœur vient se prendre,
Mais qui, tels qu'une fleur que le toucher flétrit,
Se fanent sous nos doigts s'il n'en les déceit !
Et cependant nous nous posons de son aile,
Plus nous chassons loin d'eux, et plus nous les rap-
pelle,

Ces beaux jours du collège, asile studieux,
Dont je pourrais ici retracer à tes yeux,
Et la guichet fatal où, comme en un repaire,
Veillaient ce noir portier, intraitable Cerbère ;
Et la cloche sonore, et la bruyante cour
Que l'écho turbulent d'un pied léger parcourt ;
Et ce long réfectoire, où sur la table encore
Je reconais la fève, effroi de Pythagore ;
Et le sommeil, un fond de ses dortoirs obscurs,
Versant ses doux parfums, sur nos lits un peu durs,
Tout venant à nos yeux, s'anime, se replace :
Et nos graves mentors, et nos rivaux de classe
Dont j'aurais dit le nom et les exploits guerriers
Mieux que Napoléon de ses vieux grenadiers ;
Et nos quartiers-d'hiver, près de l'énorme poêle,
Lorsque, forçant de rame et dépliant la voile,
Navigateurs hardis, déjà trop à l'étréot,
De la vie en chantant nous sondions le détroit !

Oh ! que le monde est beau, vu du fond du collège !
Mais quel sombre penser me poursuit et m'assiège ?
Ces maîtres au front grave, et cependant si bons,
Dont peut-être nous seuls avons gardé les noms,
La mort, avec leurs jours, moissonne leur mémoire,
Et les banes du collège ont vu passer leur gloire !
L'écho de ces dortoirs n'entendra plus leur voix ;
La récréation, comme aux jours d'autrefois,
Ne les reverra plus, sur son bruyant théâtre,
Sourire aux jeux naïfs de la troupe folâtre ;
A peine, quelques uns, courbés du poids des ans,
Traînent près du tombeau leurs lèvres pâlissons ;
Nous-mêmes, chaque jour, poussés loin du rivage,
Pleurant nos doux printemps, nous touchons pres-
que l'âge

Où l'homme, coup sur coup, au vent des passions,
Voyant ses jours juchés de ses illusions,
Se recueille en silence, et déplorant ses pertes...
Autour de nous déjà, que de tombes ouvertes !
Hélas ! de tant d'amis, hôtes de Pont-Levoy,
L'un d'eux... l'infant... le plus cher après toi...
Qui, d'un front si joyeux, d'une âme si ravie,
Du collège avec nous, s'élançait dans la vie,
Je l'ai vu, de ses jours, pleurant les rêves d'or,
Me dire en expirant : — Mourir si jeune encor !
Et sa voix murmurait, faible et mélancolique,
Le doux nom de sa mère et de la Martinique !
Hélas ! tel est le sort : au terrestre séjour,
Passager d'un moment, le bonheur n'a qu'un jour !

VOYAGES.

UNE AVENTURE DANS LE LABRADOR.

(Suite et fin.)

J'étais bien embarrassé pour répondre à cette harangue : je répétai mon récit, et protestai de la vérité de mes paroles, et j'ajoutai que je n'avais point de compagnons, et que je n'avais aucun moyen de nuire à la troupe. Cet Indien écouta mes raisons avec calme, et parut croire qu'elles étaient sincères. L'homme dont j'ai parlé s'avança alors, et dit : Que cet étranger vienne avec nous ; l'ombre de mon père me reprocherait de l'abandonner. Suivez une fois Pavis de Thakaverente. Alors le premier Indien fit un geste de la main pour dire que je pouvais le suivre, et aussitôt toute la troupe se mit en marche.

Quoiqu'il me fut impossible de découvrir aucune trace d'un sentier frayé, notre chef nous guida à travers les épaisses forêts sans aucune hésitation ; quelquefois cependant il ralentissait sa marche, et regardait les arbres pendant quelques moments, puis il continuait d'avancer avec la même rapidité. Personne ne prononçait un mot, et le bruissement des feuilles sous leurs pieds était le seul bruit qui troublait le silence de ces solitudes. Quoique délivré de la crainte de mourir de faim, je ne pouvais songer sans alarme à ma situation ; car l'espérance de pouvoir retourner à notre poste semblait s'évanouir par degrés. Je sentais en outre une extrême lassitude, et les difficultés et les obstacles de la route que nous parcourions augmentaient encore ma fatigue ; mais je ne devais pas songer à m'arrêter, de peur de perdre de vue les Indiens.

Ce fut seulement après le coucher du soleil que nous fîmes halte pour la nuit. Les hommes s'empressèrent de construire une tente, tandis que les femmes allumaient le feu. On avait abattu un chevreuil avant la chute du jour. Un homme de la troupe géocha l'animal, et en prépara un quartier pour notre souper. Quand la viande fut cuite, on s'assit autour du feu, chacun en prit sa part, et moi-même je n'eus pas à me plaindre de la mienne ; mais le silence continua de régner parmi nous comme auparavant. Le repas terminé, les Indiens chargèrent leurs pipes d'herbes odoriférantes, et se mirent à fumer avec une imperturbable sang froid, laissant aux femmes le soin d'étendre sur la terre les peaux destinées à leur servir de lits. Je m'assis à quelque distance de là au pied d'un arbre, observant attentivement mes compagnons s'étendant sur leurs peaux pour dormir, et la nuit était déjà assez avancée quand je tombai dans un profond sommeil.

A une heure environ du matin je fus réveillé par une main qui secouait doucement la mienne, et en ouvrant les yeux je distinguai debout devant moi l'Indien qui s'était opposé à ce que j'accompagnasse la troupe. Cet Indien, que s'appelaient Outalissi, posa ses doigts sur ses lèvres pour m'ordonner de ne pas rompre le silence, et il me fit signe de me lever et de le suivre. J'obéis, et il me conduisit derrière un grand arbre à quelque distance de la tente où dormaient les Indiens.

— Étranger, écoutez-moi, dit-il à voix basse, je vous ai promis qu'il ne vous arriverait aucun mal ; je ne démentirai point mes paroles. Thakaverente, qui a demandé que vous fussiez partie de notre troupe, nous a conté que son père fut tué, il y a près d'un an, par deux hommes que vous commandez ; et il prétend que l'esprit du vieillard lui a apparu deux fois cette nuit, et lui a ordonné de vous faire mourir. Il s'est pourtant redormi ; mais si son père lui donne encore une fois cet ordre pendant son sommeil, il vous donnera certainement la mort. Je vous engage donc à nous quitter immédiatement, si vous voulez échapper au danger qui vous menace.

— Que puis-je faire ? m'écriai-je ; la mort m'attend, soit que je reste, soit que je m'éloigne ; il m'est impossible de retrouver seul le chemin du poste.

— Eh bien ! reprit Outalissi, je t'achèterai de vous sauver. L'ouragan a abattu non loin d'ici un vieux chêne, dont les racines dépassent le taillis qui les entoure. Vous pouvez les apercevoir d'ici. Allez attendre. Suivez ce sentier à gauche, et vous trouverez aisément le vieux chêne.

Je m'enfonçai aussitôt dans les détours de la forêt, et j'atteignis plus tôt que je ne l'aurais cru l'arbre désigné.

J'attendis Outalissi avec la plus vive impatience ; cet Indien n'avait pas fixé l'heure

de son retour. Je tombai dans une rêverie qui m'eût bientôt conduit au sommeil, lorsqu'un léger bruit se fit entendre près de moi. L'idée de Thakaverente, qui me vint alors à l'esprit, me fit involontairement tressaillir, et jetant aussitôt les yeux du côté d'où venait le bruit, j'aperçus à quelques pas de moi des formes indistinctes, qui semblaient glisser sur le sol. Un petit nuage couvrait en ce moment la lune, et quand il fut passé, je distinguai cinq ou six daims qui venaient se désalter à un petit ruisseau qui coulait près de là. Ces timides animaux me regardèrent avec un air paisible, et puis s'éloignèrent lentement.

Cependant les heures s'écoulaient ; la lune commençait à descendre sur l'horizon ; de nouvelles étoiles commençaient à scintiller à la voûte céleste, et Outalissi ne paraissait pas. Bientôt les astres commencent à pâlir ; un léger frémissement dans les arbres, et quelques petits cris annonçaient que les oiseaux ressentaient l'influence de l'approche du jour. J'aperçus aussi un loup qui se glissait d'un pas prudent à travers la forêt. Le soleil parut ensuite, mais un brouillard épais enveloppa la terre avant que les dernières ombres de la nuit se fussent dissipées. Le froid s'empara de mes membres, et pour essayer de me réchauffer, je marchai avec vitesse autour du chêne déraciné, sans m'apercevoir que dans l'obscurité je m'éloignais peu à peu du lieu du rendez-vous. Un vent très violent se leva vers midi, et emporta le brouillard. Les arbres, agités par l'ouragan, craquaient avec force autour de moi, et je commençai à craindre que quelque branche arrachée ne me tombât sur la tête et ne me blessât grièvement. Je regrettais alors de m'être écarté du chêne, dont les racines entrelacées m'eussent offert un asile contre la tempête, et n'osai le chercher de peur de m'égner davantage. Je me livrais à mon désespoir, quand la détonation d'une carabine parvint à mon oreille. Je n'essaierai pas de décrire ma joie et ma surprise ; bientôt un second coup de feu plus rapproché se fit entendre. — Outalissi ! m'écriai-je alors ; et dans un instant l'Indien fut auprès de moi.

— Pourquoi n'êtes-vous pas demeuré au lieu convenu ? me dit l'Indien. J'appréhendais que vous ne vous fussiez égaré, et j'ai déchargé deux fois ma carabine pour vous avertir que j'étais à votre recherche. Je lui appris alors comment je m'étais involontairement écarté du chêne.

— Il n'y a plus de danger pour vous maintenant, reprit celui-ci. Thakaverente est mort, je l'ai tué.

Je remarquai en ce moment quelques taches de sang sur ses vêtements ; mais il me paraissait si tranquille, que je me défilai de la vérité de ses paroles.

— Je ne vous trompe pas, reprit Outalissi ; voici pourquoi j'ai dû donner la mort à Thakaverente ; s'éveilla un peu après minuit, et ne vous trouvant pas sous la tente, il soupçonna que je vous avais averti du danger que vous couriez. Il me reprocha de vous avoir ravi à sa vengeance, et je dédaignai de le nier ; dans sa colère, il me frappa au visage. Vous avez vu qu'un Indien ne pardonne jamais une telle offense ; je lui déchargeai sur la tête un terrible coup de tomahawk, et je l'achevai avec mon couteau. Nous amis dormaient sous la tente ; de peur qu'ils n'aperçussent son cadavre, je le couvris de feuilles sèches, et je m'enfonçai dans la forêt, attendant que la troupe fût partie ; quelque temps après le lever du soleil, la petite troupe fit ses préparatifs de départ ; on appela Thakaverente et moi, et puis l'on partit, supposant que nous avions pris les devants. Sans le brouillard et l'ouragan, je serais venu vous joindre plus tôt. J'étais maintenant venu montrer le cadavre de Thakaverente ; suivez-moi.

Outalissi me donna alors du pémican, et après avoir pris lui-même un peu de nourriture, il me conduisit à un tas de branches et de feuilles sèches qu'il écarta, et sous les quelles j'aperçus le corps de Thakaverente. Je reculai en frémissant d'horreur ; mais l'Indien me saisit par le bras et me dit que je devais l'aider à porter le cadavre auprès du feu. — Que prétendez-vous faire ? lui demandai-je. — Ignorez-vous, reprit-il, que lorsqu'un Indien meurt tout ce qu'il possède doit être enseveli avec lui. Tout larcin qu'on lui ferait allumerait la vengeance du Grand-Esprit.

Nous portâmes donc le mort près du feu. Outalissi disposa ses vêtements avec un soin particulier, lui suspendit son tomahawk à la ceinture, et puis alla chercher

dans la forêt quelques écorces d'arbre dont il voulait garnir la fosse. Je restai seul. La nuit était venue sombre et triste. Le feu ne jetait plus que des lueurs faibles et irrégulières. Une crainte superstitieuse s'empara en ce moment de mes sens. Je n'osai plus regarder autour de moi ; je ne pouvais détourner mes yeux du cadavre de Thakaverente. Il était couché sur le dos ; ses longs cheveux noirs pendaient en désordre sur sa poitrine et ses épaules ; de larges taches de sang couvraient ses vêtements ; ses mains serrées et ses membres contractés prouvaient qu'une lutte convulsive avait précédé sa mort.

Quand un reflet de la flamme vint à tomber sur ce hideux cadavre, je croyais presque qu'il allait se mouvoir, et j'aurais fui si je n'avais été pour ainsi dire enchaîné à ma place par ma terreur même. La hache d'Outalissi vint bientôt à mon secours, et pour chasser mes pensées superstitieuses, je me mis à prêter l'oreille au bruit mesuré des coups qu'il déchargeait sur les arbres de la forêt.

A son retour, je l'avais à cruser la fosse, et nous ensevelîmes Thakaverente sous un grand chêne ; puis nous nous assimes auprès du feu, attendant que la lune pût éclairer notre route. Outalissi consentit à me guider jusqu'à notre poste, avec d'autant plus de plaisir, qu'il devait changer de demeure au moins pendant une saison, de crainte que les parents de Thakaverente n'apprennent qu'il était son meurtrier, et ne voulussent venger sa mort.

Nous partîmes à une heure après minuit, et nous marchâmes jusqu'au matin. Nous arrivâmes alors au bord de la rivière où j'avais rencontré la troupe d'Indiens. Outalissi eut bientôt formé une espèce de canot, et le lendemain, au point du jour, nous remontâmes la rivière jusqu'au lac sur les bords duquel notre poste était situé.

MELANGES.

L'INEXPLICABLE.

Il est par le monde un certain homme qui voudrait être votre ami malgré vous, votre compatriote malgré vous, votre factotum malgré vous, et tout au moins votre confident à votre insu, dit-il ; il vous conseille et vous assiste en dépit de vous-même. C'est un homme qui se trouve à peu près partout, certains salons dorés et certaines maisons sévères exceptées, pour-tant. Cela n'empêche pas qu'il ne sache tout et qu'il n'engrêste tout. Son étude est d'observer, d'assembler ses données, d'ordonner les incidents, de classer les suppositions, de connaître les personnes et de ne rien ignorer des choses. A-t-on réussi à tromper sa vigilance ? il ne dort plus jusqu'à ce qu'il ait découvert ce qu'on prétendait lui cacher. Il a le bilan de toutes les fortunes, la balance de toutes les prétentions. Chaque jour il crayonne le journal des accidents. L'anecdote scandaleuse vient à son échéance enrichir son carnet hebdomadaire ; il a tous les secrets de Paris sur son grand livre, il tient les cancanx partie double. Pas une personne dont il ne sache le fort et le faible, le bien et le mal ; pas une famille dont il ne connaisse l'actif et le passif, le pour et le contre. Il s'écrit de dépit et maigrit à vue d'œil si vous lui fermez votre porte, si vous lui fermez votre oreille et si vous évitez son œil de lynx. Le désir diminuait la Peau de Chagrin de M. de Balzac, la curiosité dilate, épanouit et vivifie celle de notre inexplicable. Sous une écorce d'indifférence et sous un air d'indépendance, il cache une idée fixe, il en est esclave. Sous le masque de Momus, il médite. Son déshabillé n'est qu'un déguisement ; son laisser-aller n'est jamais, sans calcul et son rire est toujours la preuve d'une intention sérieuse. Son cabinet devant alternativement une sacristie, un café, une académie, un greffe, une étude, une mairie, un club politique, un estaminet, un salon fashionable, d'où partent les on dit, les peut-être, les dénégations hostiles, et les affirmations obligantes. Il démontre le faux, colporte le vraisemblable, inventorie les médisances, accredité les suppositions, sanctionne les calomnies, légitime les candidatures et légalise les démissions. Il est toujours l'œil droit du ministre, le greffier du juge et le conseiller du préfet. Il appelle un carliste héros de juillet, et l'on croit voir un ruban de juillet à la boutonnière du légitimiste. Il a dit d'un républicain c'est un jéuite, et le pauvre diable en

est resté marqué dans son parti comme d'un fer rouge. On l'a chassé de la société des droits de l'homme, et c'est de là qu'il est tombé dans le juste milieu. Notre inexplicable est le Protée de la fable, il est carliste le matin, doctrinaire à midi, et républicain jusqu'à minuit. Plus tard, on ignore absolument ce qu'il peut dire et faire, il disparaît...

Il n'y a que Ferragus ou Credeville, peut-être, qui pourraient donner des nouvelles de lui. M. Gisquet n'en dit rien ; M. Gisquet ignore, et c'est le désespoir de M. Gisquet... Le 21 janvier dernier il est allé à la messe de l'Assomption, mais il est allé le soir au bal de M. Br... Il a souscrit pour Chambordet et pour Audry de Puyraveau. Il a hissé tous les pavillons, il a déployé l'oriflamme et arboré le drapeau tricolore ; il avait prêté serment à Charles X, il a couronné d'Orléans ; il a sa décoration du lis en poche avec une médaille de l'Immaculée Conception ; mais voici venir le vendredi-saint, allez dîner au Beef à la mode où vous le verrez incognito manger du gras-double. — N'est-ce pas un être de fantaisie, dira-t-on ? — Eh mon Dieu non, répondrais-je, il existe véritablement ce Protée, cet Asmodée, cet inexplicable !... — Mais c'est alors un être bien redoutable et bien terrible ? — Eh mon Dieu non ! Voulez-vous paralyser son existence factice, anéantir son influence artificielle et son crédit usurpé ? prononcez-lui le nom de la B... en le regardant fixement, il vous évitera comme si vous donniez la peste. — Cet homme est peut-être un ancien magistrat, un fonctionnaire important, un homme de bien, un homme de bien, un personnage éminent ? — Du tout. — Un vieillard habile, entouré d'une famille puissante et nombreuse ? — Nullement, il n'a jamais exercé de fonction publique, n'a jamais eu ni fortune, ni père, ni mère, ni femme, ni enfant ; il n'est ni vieux ni jeune. Son âge est un problème, son existence un mystère, et son nom un monosyllabe !... Devinez !...

L'ENFANT TROUVÉ.
C'est une admirable institution que l'ins-titution de ces hospices où l'on prend soin des enfants que leurs père et mère n'ont pas les moyens d'élever ! la philanthropie la plus éclairée a seule pu inspirer cette grande pensée, et l'on frémit en songeant combien d'infanticides on aurait à déplorer chaque année, si la petite-vérole, le croup ou une fièvre cérébrale eussent enlevé Saint-Vincent de Paule dans son enfance. Ce que l'on doit aussi admirer, c'est la délicatesse avec laquelle, dans ces hospices, on sauve l'amour-propre des malheureux qui sont forcés d'y apporter leurs enfants. Un tour assez large pour contenir un berceau, est disposé à la porte de l'hôpital. Une sonnette y est attachée. On place dans le tour l'enfant dont on veut se débarrasser, on agite la sonnette, le tour roule sur un pivot, et l'enfant est ainsi introduit dans l'établissement sans qu'on puisse voir au dehors celui qui vient de le déposer là. Prévision bien remarquable ! Tel père, telle mère peut-être, étoufferaient son enfant plutôt que de paraître aux yeux de ceux qui veulent bien s'en charger. Chez les organisations faibles surtout, il n'est pas sans exemple qu'un individu se soit rendu coupable d'un crime pour échapper à une honte passagère, pour se soustraire à un instant d'humiliation. Mais assez de réflexions ; je n'avais pas l'intention d'en faire une seule, je voulais seulement raconter comme quoi les bonnes sœurs qui desservent l'hospice des Enfants-Trouvés de Montpellier ont recueilli, un jour, dans le tour, et introduit dans leur sainte maison, un pauvre abandonné comme on n'en voit guère dans les établissements de ce genre. C'était le 1er. mai dernier ; on célébrait la Saint-Philippe, et les soldats qui avaient reçu une haute paie, s'égoisillaient et se rafraichissaient tour à tour à la santé du donateur. En sa qualité de chef, le maître de musique d'un régiment de ligne caserné à Montpellier, avait donné le signal de l'enthousiasme et de la soif. Enfin il avait tant bu à St-Philippe, qu'il ne pouvait plus remuer ni la langue, ni les bras, ni les jambes. Ses camarades essayèrent vainement de le dresser sur ses pieds, et de le reconduire à la caserne, on le soutenait sous les aisselles. Le gaillard, qui a près de six pieds et a un embonpoint relatif, joignait le

laisser-aller que donne l'ivrognerie, fuyait entre les mains de ses camarades, et retombait mollement à terre.

On était loin de la caserne, et il eût été quelque peu fatigué de porter jusque-là l'intempérant musicien. D'ailleurs, il y avait beaucoup de monde dans les rues, et c'eût été d'un très-mauvais exemple que l'on vît dans un tel état un chef de musique.

— Passe pour un tambour ou un trompette !
— Que vont faire les pauvres soldats de la masse inerte qui est étendue à leurs pieds ?
— Ah ! une idée, dit le loustic de la troupe ; aidez-moi à la porter.

— Où donc ?
— Venez toujours.
— Mais encore ?
— A deux pas d'ici, soyez tranquilles.

Ces mots : à deux pas d'ici, font cesser les irrésolutions ; quatre des plus forts saisissent le colosse par les bras et par les jambes, et marchent sous la conduite de celui qui avait fait la motion.

— C'est ici, dit le soldat, quand on fut à la porte des Enfants-Trouvés ; débarrassez-vous de votre fardeau.
— Mais où donc ?
— Parbleu, là, devant vous, dans le tour de l'hospice.

Le pauvre ivrogne est déposé sur la planche, au milieu des éclats de rire ; on agite la sonnette, la manivelle tourne, et les saeurs voient un petit enfant de six pieds avec de longues moustaches, et la figure pourprée par le vin.

Elles firent porter l'intéressant petit être dans un lit, le lendemain tout à son aise, lui apportèrent le lendemain un excellent bouillon, et le renvoyèrent à sa caserne, confus et attendri des soins dont il avait été l'objet.

L'affaire n'en resta pas là ; d'un vigoureux coup de sabre, le chef de musique envoya l'auteur de la plaisanterie à l'hôpital pour un peu plus de temps qu'il n'y était resté lui-même.

PRISE DE PASSAU.

A vingt-cinq lieues de Ratisbonne, à trente-deux de Munich et cinquante de Vienne, se trouve une jolie petite ville de la basse Bavière : c'est Passau.

Bâtie près du confluent de l'Inn et de l'Ilz, dans le Danube, cette ville est fortifiée par une enceinte naturelle de montagnes, et il aurait fallu, pour la prendre, vingt mille hommes, de l'artillerie et beaucoup de munitions de guerre.

Or, le petit corps de l'armée française qui se trouvait dans les environs n'avait rien de tout cela. Quatre mille hommes, sans vivres ni canons, et pas une cartouche. Un convoi, attendu depuis deux jours, avait été attaqué et pris par les Autrichiens.

Les soldats étaient découragés, le général ne savait où donner de la tête. En effet sa situation ne se trouvait pas médiocrement embarrassante : c'était presque une question de vie et de mort.

Les officiers supérieurs s'étaient réunis en conseil ; mais la délibération n'avancait guère, car on n'ouvrait pas d'avis, on n'ouvrait que des avis absurdes.

Par exemple, il fut proposé d'attaquer et d'emporter d'assaut la place, dont on n'eût éloigné que d'une lieue. Le général en haussa les épaules, et pourtant il allait faire marcher sa brigade de ce côté en désespoir de cause et parce qu'il fallait tout autant se faire mitrailler devant une ville que se laisser mourir de faim, quand un jeune chirurgien sous-aide, grêle, souffreteux, et Gascon le plus hâbleur qui eût manié lancette, poussa sans façon au milieu des délibérations Pharidelle qu'il montait, et cria au président du conseil : « Général, je viens de prendre l'assaut ! »

Il fit bien d'éviter le coup à propos, car le général, outré de cette plaisanterie inconvenante, lui avait allongé, sur les épaules, le plus rude coup de plat de sabre que jamais on eût appliqué.

« Morbleu mon général ! reprit le sous-aide sans se déconcerter, si vous récompensez de la sorte le vainqueur de Passau, ce n'est pas la peine de risquer de se faire écharper. J'ai l'honneur de vous dire que je viens de prendre Passau à moi tout seul, en voici la capitulation, signée par le gouverneur de la place, le comte de Branberg, et moi, Etienne Garrouil, sous-aide-major. »

Le général et son état-major étaient là à se regarder, bouche bée et sans comprendre. Etienne Garrouil, en vrai Gascon, jouit quelques instants de leur étonnement, et reprit :

« Ah ! ah ! mon général, les coups de plat de sabre n'en sont plus à présent ? Et quoique pur Gascon, et Gascon de Saint-Gaudens encore, voilà que l'on me croit comme verset d'évangile ou parole de Pemperrour. Que quelqu'un veuille bien seulement tenir pour une minute la bride de mon cheval, je vais mettre pied à terre et vous raconter comment je me suis rendu maître de Passau. »

Ce disant, Etienne Garrouil, descendit de cheval avec une maladresse affectée, et un cercle nombreux d'officiers se pressa autour de lui.

« Je ne suis pas très-bon cavalier, continua-t-il, je vous l'ai dit ; c'est justement là ce qui a fait de moi un héros. Or, tout à l'heure, mon cheval que voici, et qui depuis hier refusait de marcher, prit le mors-aux-dents et se mit à courir du côté de Passau. Je voulus le retenir ; mais son galop n'en devint que plus rapide. »

« Mon cheval courait, courait, et moi je me sentais à chaque instant prêt à vider les arçons de frayeur, car les tours et les clochers de Passau devenaient de plus en plus distincts ; et ce qui me paraissait aussi fâcheux, c'est que je voyais très-clairement un gros parti de Bavares sortant de la ville et ayant l'air de marcher droit à moi. »

« Un autre aurait dit son *in manus* ; mais non pas moi, morblan ! Voici ce que je fis : comme ma bride ne m'était pas d'une utilité bien grande, je l'abandonnai pour un moment ; je nouai autour de mon bras le mouchoir blanc que vous voyez encore, et, reprenant ma bride, je continuai ma course. »

« Les Bavares crient Arrête ! d'autres se jettent à la tête de mon cheval, et, grâce à Dieu, ils font ce que je cherchais à faire depuis une demi-heure : ils le font rester en place. »

Ici le jeune chirurgien jeta un coup d'œil vaineux sur le groupe qui l'écoutait en silence, et, après avoir joué de l'effet de sa narration, il reprit :

« Je demandai le gouverneur : on me conduisit à lui. Le digne homme se disposait à faire une sortie contre nous, car un espion lui avait donné des renseignements fort exacts sur la situation de notre camp d'armée. »

« Gouverneur, lui dis-je, je viens au nom de S. M. l'empereur et roi vous sommer de rendre Passau, à l'instinct et à discrétion. Vingt mille hommes, quarante pièces de canon et Sa Majesté en personne sont à une demi-lieue d'ici. L'empereur a choisi Passau, pour y établir un hôpital militaire ; et afin de ne point perdre de temps il m'a envoyé en parlementaire avec ordre de choisir les localités les plus favorables à cet hôpital. Vous voyez en moi un chirurgien-major de la garde impériale, honoré de la confiance de l'empereur Napoléon. Mais il faut vous hâter ; car S. M. l'empereur n'est pas de belle humeur, et il pourrait vous en coûter cher, si tout n'était point prêt lors de son arrivée. »

« Si vous avez vu, mon général, la consternation de ce grand benêt de Bavares, il vous aurait été impossible de ne pas rire. »

« Après m'être fait bien prier, j'ai consenti à signer une capitulation moins dure que celle de se rendre à discrétion. Toute l'artillerie, tous les approvisionnements, toutes les munitions, toutes les armes nous restent. La garnison à une heure pour se retirer, et quatre officiers supérieurs, — dont le gouverneur, — restent en otages entre nos mains jusqu'à l'entier accomplissement de la capitulation. »

« J'ai laissé ces braves gens à l'entrée du camp, et sous la garde d'une compagnie de grenadiers. »

Le général sauta au cou du sous-aide ; celui-ci reçut assez froidement l'accolade, et se contenta de dire : Ah ça ! mon général, j'ai conté de fameuses bouffes à cet imbécile de gouverneur ; n'allez pas me démentir, au moins. Il me grusserait s'il savait que je ne suis pas chirurgien-major de la garde, et cela me vexerait infiniment. »

« Tu as dit la vérité, mon brave, s'écria le général, et dès cet instant tu es chirurgien-major de la garde et décoré, ou bien je perdrai moi-même ma croix et mes épaulettes. »

Puis se retournant vers son état-major, il ajouta : « Allons corbleu ! messieurs, en marche pour Passau, et que mon aide-de-camp aille recevoir avec politesse les otages de Garrouil. »

Les Français se mirent en possession de Passau sans la moindre résistance et aussi paisiblement que s'ils étaient rentrés dans leur caserne. »

L'empereur fit fortifier cette place, et l'un des ouvrages que l'on y éleva, porte encore le nom de Bastion Garrouil. »

Quant à lui, il reçut la croix et obtint le grade de chirurgien-major de 2e classe dans un des régiments de la garde impériale. »

Nouvelles Recentes.

Nouvelles d'Angleterre plus récentes de huit jours.

NEW-YORK, 27 septembre.—Nous avons reçu cet après-midi les journaux apportés par le paquebot *Napoléon* parti de Liverpool le 27 août.

On verra par les extraits que nous donnons ci-dessous, que le maréchal Bourmont avait abandonné le siège d'Oporto, et avait concentré ses forces, près de Lisbonne, avec celles qui étaient sous le commandement des généraux de Don Miguel.

LISBONNE, le 12 août.—Les déserteurs arrivent en forts partis. Hier, il en est descendu plus de 60 par le Tage, et il

nouvelles le représentent ; mais s'il est vrai que Bourmont a laissé derrière lui des troupes dans les forts à l'embouchure du Douro, et que la garnison d'Oporto ne puisse sortir en conséquence, il est probable que le général de Miguel sera en état d'attaquer Lisbonne avec des forces bien supérieures à celles que son antagoniste aura eu le temps d'organiser pour la défense de cette ville. Il paraît par les journaux que quelques mesures récentes de Don Pedro, particulièrement le renvoi du marquis de Palmela, et l'élevation d'un individu nommé Candido Xavier à un poste important, ont beaucoup déplu.

Les troupes russes ont été retirées de la Turquie, mais l'ambassadeur de Nicholas a réussi à conclure avec le Porte un traité d'alliance offensive et défensive, qui met, dit-on, la Turquie à la merci de l'autocrate russe.

Le bill du renouvellement de la charte de la compagnie des Indes a été adopté dans la chambre de lords. On s'attendait que le parlement serait prorogé dans une semaine.

LEVÉE DU SIEGE D'OPORTO.

Le cutter de sa majesté *Spartan*, lieutenant Riley, est arrivé à Falmouth. Il a laissé Lisbonne le 5, et Oporto, le 12. Les nouvelles qu'il a apportées confirment le bruit de la levée du siège d'Oporto par les troupes de Don Miguel.

Extrait d'une lettre particulière.—Bourmont a levé le siège d'Oporto le 7, et a traversé le même jour le Douro, à Avintes, avec toute son armée, déterminé, dit-on, à effectuer une jonction avec Cadaval qui occupe Torres Vedras, à la tête d'un corps de 4000 hommes. Les forts à l'embouchure du Douro ont été abandonnés (ceci est contredit plus bas), et les vaisseaux y peuvent entrer librement. Le col. Bacon, à la tête de 300 hommes a occupé Matozinhos.

Le gen. Matellos est encore maître de Santarem, le gouvernement de Lisbonne ne s'étant pas trouvé en état de le réduire. Les communications étaient fréquentes entre lui et Cadaval. Le duc de Terceira était encore à Lisbonne, organisant des troupes. La flotte de Naper était à l'ancre dans le Tage. Les dommages éprouvés par les vaisseaux dans le combat, étaient réparés, et on pensait que dans un jour ou deux la flotte serait en état de mettre en mer. On s'était proposé d'attaquer Figueira ; mais le mouvement subit de Bourmont vers Lisbonne, ne permettait plus de penser à attaquer cette ville. Don Pedro faisait tout ce qui dépendait de lui pour se rendre populaire à Lisbonne. La ville est parfaitement tranquille.

Bourmont, en se retirant de devant Oporto, a amené avec lui toute l'artillerie qu'il y avait dans les lignes au nord de la ville. Le gen. Saldanha a pris possession de ces lignes, le 10. On dit que les troupes de Miguel ont détruit plus de 15,000 pipes de vin appartenant à la compagnie d'Oporto.

FALMOUTH, le 21 août.—Le navire de sa majesté *Paulton* Lieutenant Dorcas, vient d'arriver avec des nouvelles de Lisbonne du 13, et d'Oporto, du 14. Il y avait dans le voisinage de Lisbonne, de grands corps de troupes du parti de Don Miguel. Huit jours avant de partir de devant Oporto avec le principal corps d'armée, Bourmont avait envoyé une forte division sous le général Donet, qui est maintenant à Santarem avec 16,000 hommes. Torresvedras est aussi occupé par une force considérable, et le lieutenant. Dacres dit que les forces miguelistes qui se trouvent maintenant à 50 milles de Lisbonne, se montent à 35,000 hommes. On pensait que Don Pedro ne pourrait pas empêcher Bourmont de se rendre maître de Lisbonne. L'amiral Parker faisait des préparatifs pour protéger les sujets anglais et leurs propriétés. La nouvelle de l'évacuation des forts est contredite. Il y avait à la barre d'Oporto 55 vaisseaux, à qui il était impossible d'entrer.

Le *Times* trouve beaucoup d'exagération dans les nouvelles ci-dessus ; Bourmont ne peut, suivant lui, avoir fait une marche aussi rapide, et rassemblé un aussi grand corps de troupes que 35 ou même 30,000 hommes. Un de ses correspondants, qui écrit d'Oporto le 9, dit que la dernière des colonnes miguelistes ne faisaient que de se mettre en marche. Les nouvelles publiques et privées de Lisbonne, du 12, ne disent pas un mot de l'arrivée de Bourmont à Santarem ; et Don Pedro ne paraissait pas plus craindre que Bourmont donnât l'assaut à Lisbonne avec 30,000 hommes, que s'il eût été à Vigo, au lieu d'être à Santarem.

De Times du 23.—Falmouth 21 août.—Les dernières nouvelles reçues par le *Paulton*, sont du 13 de Lisbonne, et du 14 d'Oporto. A Oporto, le vent était si fort, que le *Paulton* ne put communiquer avec le rivage, mais il fut bordé par l'officier commandant de la station. Il paraît que le maréchal Bourmont avait été joint par vingt officiers français parmi lesquels il y en a de beaucoup d'expérience. Le maréchal a retiré ses troupes si secrètement qu'on ne s'en est aperçu qu'à Oporto que lorsque la dernière division est partie le 8. Il a néanmoins laissé derrière lui une force suffisante pour retenir la possession du fort à l'embouchure du Douro, et conséquemment les vaisseaux marchands qui y étaient au nombre d'une cinquantaine ne pouvaient entrer. On disait que les forces de Don Miguel, qu'on estimait à 30,000 hommes, étaient arrivées à Santarem, et l'on ne doutait point que leur objet ne fût d'attaquer Lisbonne.

LISBONNE, le 12 août.—Les déserteurs arrivent en forts partis. Hier, il en est descendu plus de 60 par le Tage, et il

n'est pas douteux qu'un bien plus grand nombre ne se rendent chez eux.

La forteresse de Péniche va être mise dans un état complet de défense ; la garnison en a été portée à 800, la plupart déserteurs de la division du duc de Cadaval. On se propose d'y avoir 2000 hommes, en cas que Bourmont dirige quelque opération dans ces quartiers.

Le général Romarino est débarqué du transport *Mandus* avec 300 hommes et plus de 40 officiers. On le dit un bon et brave officier, mais un homme faible, qui est complètement entre les mains de deux ou trois républicains à tête chaude. On a refusé ses offres de service, avec les expressions de la reconnaissance, etc. Les hommes qui sont venus avec lui se sont conduits d'une manière à inspirer pour eux du respect et de la confiance. Hier, on leur a donné des habits et des armes ; les officiers ont eu leurs commissions, et demain ils partent tous pour Péniche.

La plus grande activité règne dans la marine. L'amiral Napier, contre l'ambition semble être de se montrer aussi habile dans l'administration de ce département que dans les devoirs d'un officier de mer, appaillé des vaisseaux pour tenir toute la côte étroitement bloquée. Il a déjà envoyé une petite expédition à Figueira, portant 800 hommes de troupes, et il en prépare trois autres, une pour Madère, une autre pour les îles du Cap Vert, et la troisième pour Angola, et à la fin du mois toutes ces expéditions auront mis en mer.

Comme les miguelistes à Lisbonne ont été pris entièrement par surprise, ils n'avaient pas pris les précautions nécessaires pour enlever les effets, les munitions, ni même l'argent du trésor. On assure qu'ils ont laissé près de L. 60,000 en argent, qui sont tombés entre les mains de Don Pedro.

LONDRES, le 25 août.—Les dernières nouvelles de Portugal, quoiqu'intéressantes, suggèrent de pénibles réflexions. Le maréchal Bourmont était à Santarem le 12, avec une armée de 12,000 hommes, et il paraissait méditer une attaque contre Lisbonne, conjointement avec le fuyard Cadaval. Pour repousser leur attaque combinée, Don Pedro avait une force effective de 14,000 hommes bien disciplinés et pleins de courage. Tous les avis parlent de l'activité de l'ex-empereur comme digne des plus grands éloges. On dit qu'on s'est adressé de sa part à l'amiral Parker, pour lui demander de faire occuper le fort sur le Tage par des soldats de marine anglais.

Le mariage de Donna Maria.—Le bruit court que le mariage projeté entre le duc de Nemours et Donna Maria n'aura pas lieu ; la jeune reine a avoué ouvertement sa prédilection pour le duc Eugene de Leuchtenberg, beau-frère de sa belle-mère. Le duc de Leuchtenberg a déjà été le concurrent de Don Pedro pour le titre de roi de la Belgique.

ESPAGNE.

Paris 21 août.—La santé du roi Ferdinand sert de thermomètre à la politique du cabinet de Madrid. Une recluse que le roi a eu dernièrement a rendu à la Reine une partie de l'influence qu'elle avait obtenue durant sa grande maladie ; mais dès que les symptômes de la maladie ont commencé à se dissiper, le parti opposé à la reine a repris son ascendant. Ce changement, en regard à la position où se trouvent maintenant la France et l'Angleterre par rapport au Portugal, ne peut manquer d'être d'une grande importance. La vérité de ce fait n'est fondée que sur une lettre privée, datée de Madrid, le 11e et insérée dans le *Mémorial Bordelais*. Cependant il n'y a rien de surprenant ni d'improbable dans ce qu'elle contient : la reine a repris son ascendant sur l'esprit du roi, en conséquence des nouvelles arrivées de Lisbonne. Ferdinand avait été jusqu'à envoyer querir le Duc de San Fernando, qui était à la tête de la noblesse espagnole devait devenir le président du nouveau cabinet. Le choix des nouveaux ministres avait déjà été fait ; on avait assigné au Marquis de Milaflores le département de l'intérieur ; celui de la guerre au marquis de las Amarrillas ; de la marine à M. Chacon, des finances à M. Encina y Piedra, et de la justice à M. Fernandez del Pino. Le comte de Pareset était nommé président de la Castille ; le marquis de Cerraldo ambassadeur à Paris ; et le duc de San Lorenzo ambassadeur à Londres. C'était ouvertement adopter le système de modération que Ferdinand avait depuis quelque temps désiré mettre en pratique ; mais les intrigues de Zea Bermudez, aidé par le favori Grijalva firent échouer toutes ces sages mesures. Ce dernier, dont la santé était très faible se fit porter dans la chambre du roi, et lui persuada qu'un changement dans le gouvernement serait dangereux à la Monarchie, et le roi prit la résolution de suivre l'avis de Grijalva. Son premier acte fut d'envoyer M. Fernandez en exil à Antequera, et le Duc de San Fernando à Biscay.

SUISSE.

Des lettres de Basle en date du 16 annoncent que l'ordre avait été rétabli ; les affaires avaient recommencé, et l'argent et les effets de valeur qui avaient été transportés à St. Louis avaient été rapportés. L'armée d'occupation se monte à 15,000 hommes ; mais les citoyens ne s'en plaignent pas, voyant que les campagnes sont aussi occupées par les troupes de la fédération. Une commission a été nommée pour s'enquérir des affaires du 2 et du 3.

ITALIE.

Frontières de l'Italie, 9 août.—Les troubles de la Suisse ont produit un mauvais effet en Italie, et seront probablement la cause qu'on observera une surveillance plus stricte sur les étrangers et les voya-

geurs. On avait espéré que le mauvais succès des projets républicains dans le Piedmont les aurait rendus plus circonspects ; la confiance avait été en quelque sorte rétablie, et l'on commençait à lever les obstructions qui gênaient le commerce ; mais maintenant on aura recours à de nouvelles restrictions. On a toujours regardé les Polonais sur le territoire Suisse comme des voisins dangereux. Ils sont en correspondance avec les clubs républicains en France et en Italie, et ont pris une part active dans les troubles de Basle. — Les événements de la Suisse sont vus de près par les autorités du Piedmont et de la Lombardie. On parle de concentrer des troupes sur les frontières, quoiqu'il paraisse certain qu'on n'interviendrait dans les affaires de la Suisse, tant qu'elles ne feront pas appréhender de danger pour les Etats voisins.

RUSSIE ET TURQUIE.

Londres 22 août.—L'agence *Zeitung* contient des nouvelles de Constantinople jusqu'au 25 Juillet, qui confirment le rapport de la conclusion d'un traité offensif et défensif entre la Russie et le Porte.

NOUVELLES DU MEXIQUE.

Les journaux de Tampico du 21 contiennent des dates de la capitale jusqu'au 12 du mois dernier inclusivement, et ont été reçus ici par la goëlette *Lafayette*, capitaine WILLIAMS, arrivée de Tampico, Dimanche. Les détails des ravages que fait la fièvre jaune, dans ce pays, font dresser les cheveux ; la maladie s'est répandue dans toute la contrée, et une lettre de la capitale annonce qu'elle vient de s'y déclarer.

Santa-Anna s'était mis à la tête d'une armée de 4,000 hommes, et poursuivait Artista et Duran, qui marchaient sur la ville de Guanajuato, lorsque le choléra s'est déclaré dans son armée. Le premier jour 200 hommes ont succombé, et cinq jours après, il ne lui restait que deux mille hommes. En conséquence, il fut contraint d'abandonner son projet et de se retirer à Queretaro.

Artista et Duran ont pris Guanajuato sans opposition, les 600 hommes qui défendaient la place s'étant retirés à leur approche et l'ayant abandonnée au pillage. On dit, mais ce n'est qu'un bruit, que le choléra s'est déclaré aussi parmi leurs troupes, et que Duran en a été victime.

Il n'y avait pas de choléra à Tampico, mais beaucoup d'étrangers avaient la fièvre bilieuse.

PORT DE QUEBEC.

ENTRÉS EN DOUANE.

25 sept.—Navire *Caroline*, Greig, 6 août de Londres, à W. Paton, lest, 49 émigrés.
Barque *Pomona*, Wintreley, 11 do do, à W. Bidden, cargaison générale, 20 do.
Bric *Edon*, Parsell, à do de Dublin, à A. Gilmore, lest, 4 do.
Do *Traveller*, Bell, 3 do de Belfast, à M. Curry, do.
Barque *Barbados*, Lee, 8 août de Cork, à Penherton, do.
26 sept.—Bric *Eleanor*, Wilson, 3 do de Belfast, à Park et Bruce, do.

Le capitaine Bayfield est monté sur la goëlette *Gulnar* jusqu'à vingt milles en-deça de Montréal, pour y explorer cette partie de la rivière, pendant la saison qu'il est impossible d'explorer les parages tempêteux du golfe.

Il paraît qu'on a pris des mesures qui indiquent l'intention de procéder ex-officio, sur la mort de M. Shortis, survenue le 22 avril, pendant sa détention dans la prison de cette ville, comme débiteur.

Le terme criminel de la cour du banc du roi est commencé samedi dernier. Malgré le grand nombre d'affaires, on n'en remarque pas d'une nature bien éminemment.

Des pilotes qui sont arrivés d'en bas, rapportent qu'il y avait plus de vingt vaisseaux en deça du phare de Pile Verte. Le vent est seulement, mais l'on s'attend à le voir arriver incessamment. Le télégraphe annonce cinq heures qu'on a mouillé à la quarantaine depuis la nuit dernière.

La goëlette de S. M. *Puecher*, a fait voile ce matin serendip à Halifax et la Bermuda. Elle emporte 30,000 piastres en espèces, au compte du gouvernement.

L'élection du comté de Saguenay doit s'ouvrir à la Baie St. Paul, le 15 du mois prochain. Nous apprenons que des lettres particulières de la Baie St. Paul, des Hauts-côtes et de la Malbaie parlent en termes très-déconçus de la récolte. Il paraîtrait que le blé dans beaucoup d'endroits, a été presque entièrement détruit pendant les dernières gelées.

Comme dans les autres parties de la province les ours s'y sont montrés cette année en grand nombre, et près de quarante, dit-on, ont été tués. Ils étaient généralement maigres, et quelques uns, ont été pris dans un état affaibli par la faim.

Nous apprenons que le chef de la Douane à Québec a reçu ordre de recevoir la piastre, en paiement des droits, au taux de 48. 46. stg, ainsi que toutes les autres espèces de monnaie qui ont cours en cette province. C'étoit pour accepter les piastres à la Douane, sur le pied de 48. 64. stg, mais comme il existait quelque doute, on s'était adressé au gouvernement anglais, qui a transmis l'instruction susdite.

L'AMI DU PEUPLE.

MONTREAL, 2 OCTOBRE, 1833.

On lira dans la feuille de ce jour des nouvelles de Londres jusqu'au 25 août. Les dernières du Portugal, sont du 14 du même mois. Elles sont moins rassurantes encore que celles dont nous avons parlé dans notre numéro de samedi, en ce qu'elles donnent lieu de craindre que Lisbonne ne retombe, ou ne soit déjà retombé sous le joug de Don Miguel. Cette crainte serait néanmoins mal fondée, s'il était vrai, comme le dit un journal de Londres du 25, que don Pedro eût 14,000 soldats braves et bien disciplinés pour défendre la capitale, en cas d'attaque. Mais nous croyons qu'il y a là de l'exagération, comme dans l'énumération des forces de don Miguel. Il paraîtrait que donna Maria avait été reconvenue comme reine de Portugal, par le gouvernement d'Angleterre. Celui de France ne s'était pas encore prononcé.

Parmi les différentes sommes votées dans la chambre des communes, le 16 août, sont les suivantes :
Pour le clergé (protestant) du Canada, L. 15,000
Pour le département des sauvages, 20,000
Pour le canal du Rideau, 40,000

Nous regrettons d'être obligés de revenir si souvent à ce déshonneur du journalisme canadien, à l'Echo, non du pays, mais du sans-culotisme, partout où il faut entendre sa voix horrible et forcée. Si cette feuille se publiait au milieu d'une population éclairée, le mieux sans doute serait de la traiter avec tout le mépris dont elle est digne, en observant à son égard un silence absolu ; mais elle circule principalement à la campagne, et parmi des lecteurs d'un grand nombre probablement ne pourraient pas s'apercevoir d'exemples de toute l'horreur de son système de déception, de mensonges et de calomnies.

Pour être plus courts, nous omettrons, dans la dernière diatribe de l'Echo, tout ce qui n'est qu'absurde déclamation et grossières personnalités.

« N'est-ce point, » dit-il, en parlant de ce journal, « à diffamer et à noircir que sont consacrées toutes ses lignes. »

Bien au contraire, c'est à laver le peuple de ce pays de toutes les diffamations (indirectes ou autres, n'importe,) de l'Echo et de ses consors ; c'est à le disculper de toutes leurs indignes calomnies, que *L'Ami du Peuple* consacre au moins occasionnellement une partie de ses lignes. « Ou prend-on, » ajoute-t-il, « que les Canadiens cherchent une révolution ? On le prendrait dans la plupart des articles politiques de l'Echo, de la *Minerve*, etc. et c'est à démontrer que ces feuilles sont sur ce point mensongères et calomnieuses, que *L'Ami du Peuple* s'attache principalement. C'est ce peuple « soumis, pacifique, » qu'ils ont accusé mille fois indirectement d'être révolutionnaire ; c'est à lui, qu'ils n'ont pas reproché à la vérité, mais qu'ils ont attribué des désirs d'anarchie ; c'est de ce peuple qu'ils ont osé (dire, à propos du gouvernement, ou de l'administration de la justice,) qu'ils étaient surpris qu'il ne se fit pas justice de ses maux ! S'il est une calomnie noire, infâme, c'est celle-là, sans doute, ou une calomnie de cette nature n'a jamais existé. C'est du peuple de ce pays, c'est des Canadiens qu'un écrivain, qui a osé signer « Un Canadien, » et se désigner même personnellement, dans le *Morning Herald* de Londres, a dit calomnieusement, qu'ils étaient tous prêts à racheter leur entière liberté ; c'est à dire qu'ils étaient si malheureux envers leur métropole, qu'ils voulaient s'en séparer à prix d'argent, et qu'ils pourraient bien se jeter dans les bras des Américains, si on ne voulait pas leur permettre de se gouverner à leur fantaisie, ou plutôt d'être gouvernés à la fantaisie d'un petit nombre d'entr'eux ; et la rhapsodie calomnieuse et extravagante de ce « Canadien, » ou *Canadian*, a eu l'approbation entière et sans exception ni restriction de l'Echo (du pays !) !

Lorsqu'on pourrait accuser l'Echo de vouloir diaboliquement le malheur des habitants de cette colonie, en approuvant un écrit qui les peint sous de telles couleurs aux yeux de leur métropole, nous voudrions bien voir dans cette approbation qu'un manque absolu de jugement, ou l'aveuglement de la démagogie.

Mais vous fournissez vous-mêmes la preuve, ou une partie de la preuve, que le peuple de ce pays, que les Canadiens généralement, ne peuvent pas être des révolutionnaires et des anarchistes, et que vous les calomniez conséquemment d'une manière indigne, quand vous vous en dites les organes ou les échos, quand vous prétendez qu'ils sont généralement inbus de vos idées absurdes ou atroces, et qu'ils participent à vos projets de révolution et d'anarchie ; qu'ils veulent, comme vous, deux assemblées purement populaires, ou même une assemblée populaire unique dans la province ; c'est-à-dire le remplacement de la constitution britannique par un gouvernement semblable, au moins en théorie, à celui du long parlement d'Angleterre et de la convention nationale de France, en y ajoutant, par voie d'enrichissement, un gouverneur et des fonctionnaires publics tous éligibles par le peuple ! Il ne peuvent pas être des « démocrates outrés, » comme vous, les Canadiens en général, ces hommes qui, comme vous l'avez, « ont combattu vaillamment pour rester sujets d'un roi qui avait leurs sermens ; et contre qui ? contre des républicains qui venaient leur offrir les fleurs de la liberté et une part dans la grande union. » Et ce sont ces hommes là que vous dites tous prêts à racheter leur entière liberté, et peu éloignés de se jeter dans les bras des Américains, quand leurs sujets de plainte sont beaucoup moins graves et moins nombreux qu'ils ne l'étaient, lorsqu'ils ont combattu vaillamment des républicains pour demeurer sujets du roi qui avait leurs sermens ! Ce sont ces hommes là qui seraient tous prêts à payer, à se cotiser maintenant pour être déliés de leurs sermens de fidélité, et être gouvernés à votre fantaisie ! Ce serait prodigieux.

Mais vous ne dites pas tout : ces hommes ont demandé instamment, il n'y a pas plus de six ans, que la constitution leur fût conservée intacte et sans changement quelconque, afin de la transmettre telle à leur postérité ; et vous prétendez qu'ils veulent maintenant, comme vous, le renversement total de cette constitution, son changement en ce que vous sauriez ne devoir être qu'une pure oligarchie, dégringolant bientôt en une anarchie complète, si vous

suffisamment une teinture de savoir ou de sagacité politique. Il vous est parfaitement inutile de vous obstiner à ne pas vouloir appeler les choses par leurs noms, ou à leur donner des noms qui ne leur conviennent point ; car vous n'en changerez pas par là la nature.

Entre patriotisme et sans-culotisme, c'est la réforme des abus et révolution anarchique, la différence est grande et bien marquée. Et en supposant pour un moment que vous ne vouliez pas fonder qu'une simple réforme ; les mêmes hommes dont nous venons de parler, les Canadiens ont déclaré, en 1822, que la constitution était suffisante pour la réforme des abus. Il n'est donc pas besoin, suivant eux, pour obtenir cette réforme, du renversement de la constitution, ou de moyens inconstitutionnels, factieux, violents, sentant le radicalisme, le jacobinisme, ou le bouillisme politique. Loïn que le plan de politique qu'on adopte l'Echo, la *Minerve* et le *Canadien* soit de nature à amener la réforme des abus dans ce pays, il n'est propre qu'à les perpétuer et à les aggraver de plus en plus, comme il nous serait facile de le prouver, si nous ne l'avions pas déjà fait mainte et mainte fois.

AMÉLIORATIONS.—D'après un article du *Canadian Courant*, il paraît que les principaux habitants du faubourg Ste. Anne sont cotisés la semaine dernière, et ont formé une somme d'environ 600l. pour aider la corporation à améliorer les rues dans cette partie de la ville. Nulle aide en effet ne pouvait venir plus à propos, car plusieurs des rues du faubourg Ste. Anne sont mauvaises, cahoteuses et boueuses au point d'être absolument impraticables, en voiture ou à pied, dans certaines saisons de l'année. Plusieurs des petites rues des faubourgs de St. Laurent et de Québec sont dans le même cas ; mais il y aura une amélioration sensible dans le premier de ces faubourgs, si dans les deux, à la fin de la saison ouvrable. On a commencé à empierrer le bus des rues St. Dominique, St. Charles Borromée et St. Urbain, toujours très-leurbeuses dans les temps de pluie, et la rue Dauguiset dans une plus grande longueur. Deux longues rues transversales, d'ancien faubourg, sont déjà presque complètement empierrées à la mancadin, et plusieurs autres ont été couvertes, en attendant mieux, de pierres cassées grossièrement.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.
Le comte de Dalhousie à lord Howick, sous-secrétaire pour les colonies.
Milton, — Les gazettes de Londres maintenant reçues dans l'Inde, m'ont instruit des débats qui ont eu lieu en parlement durant le mois de février dernier. Dans le *Courier* du 19 de ce mois, j'ai observé un discours de votre seigneurie où vous proposez quelque mesure relativement aux affaires du Canada.

Je suis seigneurie y est donnée comme s'étant servie de mon nom d'un peu libéral, et considérant ce journal comme un rapporteur impartial et généralement exact, je n'hésite pas à regarder l'Exposé comme vrai. Milord, je suis depuis longtemps accoutumé à voir mon nom employé en toutes occasions, lorsqu'il s'agit des querelles du Canada, et depuis longtemps je m'empresse d'être grossier que certains membres de la chambre des communes se sont donné la liberté de faire de moi un homme de bien, et de me dénigrer. Je suis sûr de leur juste valeur les déclarations de M. Hume. J'aurais que les exposés fait par M. Stanley et les sentiments exprimés par Sir James M'Intosh n'ont été plus sensibles ; mais malgré cela, milord, je prie que quarante-cinq années d'un service militaire sans tache, sans la moindre tache, aucun des actes de ma vie publique, n'ont acquis une réputation qui ne peut être ébranlée facilement dans l'opinion des hommes justes et bien pensants. J'ai donc laissé passer ces calomnies sans y faire attention, j'étais dans la cour de mon service militaire, et allais prendre le commandement de l'artillerie d'infanterie grecque jusqu'à mon souverain de me confier ; prouve que sa majesté n'avait vu vos paroles au moins aucun sujet de désapprobation ma conduite.

Durant tout le cours de ma vie, milord, je ne suis effrayé de fournir mon caractère sans prétention au désir d'être remarqué, de remplir mon devoir sur les principes de l'honneur et de l'intégrité, et je pense que j'ai réussi dans ces efforts autant que les honneurs y réussissent généralement. Dans mes conversations de desordre de conduite, j'ai négligé les calomnies d'hommes qui ne me connaissent pas, quoique membres de la chambre des communes.

Je puis être justifié de pousser ce plan de conduite jusqu'à un certain point ; mais je puis aussi aller trop loin, et exposer mon nom et ma réputation à un danger, dont je ne pourrais plus ni les tirer ni les défendre.

Le discours de votre seigneurie, rapporté dans le *Courier* du 19 février, m'a forcé de rompre le silence et de répondre l'attaque que vous avez faite, d'une manière que je puis dire non provoquée et injustifiable, et je prendrai la liberté d'exposer un peu sur long mes sentiments.

Milord, j'ai dans toute son étendue la convenance de réferer des pétitions, des plaintes ou des accusations venant des colonies, à des comités en parlement. Je fais dans la persuasion qu'une telle enquête est propre à en faire voir le mérite ou le démérite, à mettre la vérité au grand jour, et à faire rendre la justice à qui elle est due.

Quand les pétitions du Canada furent d'abord introduites par M. Hulseison, je ne régnais de l'empêcher proposé, persuadé de la droiture de ma conduite, convaincu que j'avais fait mon devoir dans la haute station de représentant de sa majesté dans les colonies de l'Amérique du Nord, avec une libre considération, et une justice impartiale envers tous ; que j'avais rempli mon devoir avec fidélité envers mon souverain, et en adhérant constamment aux principes de la constitution britannique, à la pratique du parlement et aux lois du pays ; que je n'étais conformé strictement aux pouvoirs qui m'étaient confiés par ma commission, par mes instructions officielles, et par les ordres que je recevais de temps à autre du secrétaire d'état de sa majesté.

Je respectais tellement une enquête faite par la chambre des communes, que j'avais une pleine confiance que la justice du cas ne serait rendue. J'anticipais peu qu'un comité put me juger sans avoir entendu, ou que votre seigneurie dans sa position officielle put prendre sur elle de me présenter comme un abus de mon nom, comme vous l'avez fait dans votre discours.

Je suis seigneurie dit, « Je suis fâché de dire que lord Dalhousie, le gouverneur du Canada, et les ministres, ont tâché de se tirer de la difficulté par l'alternative d'enfermer la loi. »

Or, milord, je me la vérité de l'assertion de la manière la plus absurde ; toute ma conduite a tendu à maintenir la loi, telle qu'elle existait alors ; cette loi moi qui a existé jusqu'en février

